

FLORENCE DELAPORTE

TERRE NEUVE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

JE N'AI PAS DE CHÂTEAU, 1998

LE POISSON DANS L'ARBRE, 2001 (« Haute Enfance »)

LES ENFANTS QUI TOMBENT DANS LA MER, 2003

LA CHAMBRE DES MACHINES, 2006

TERRE NEUVE

FLORENCE DELAPORTE

TERRE NEUVE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Pour Didier-Georges B.

Que peut-on voir ici ?
Les ours, le bordel et la gare,
répondent quelques voix sous des parapluies

NICOLAS BOUVIER

« Nœud ferroviaire », *Le dehors et le dedans*

I

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphyngeries
Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât

GUILLAUME APOLLINAIRE

Allongée sur une large branche, l'ourse noire observe de l'autre côté de la rue, par la fenêtre de sa cuisine, Ida Baribal qui prépare le petit déjeuner de ses hôtes.

L'auberge est peinte en rouge sombre, les encadrements de fenêtres en vert profond, les volets mauves. Un porche ajouré donne un air sudiste à cette maison de Terre-Neuve.

L'été apporte chaque année plus de touristes. Ida Baribal loue quatre chambres d'hôtes, comme on fait maintenant partout sur l'île. Confitures maison, œufs au bacon, jus d'orange industriel et toasts de pain complet sont mis à disposition dans le grand réfrigérateur, à la portée des clients qui sont priés de se servir tout seuls et de ranger. Les trois chambres du premier étage partagent une même salle de bains au bout du couloir, la chambre du haut possède la sienne en plus de la vue sur le port. Elle porte le nom pompeux de suite nuptiale, avec ses rideaux de dentelle synthé-

tique, assortis au couvre-lit, froissés, blancs et nombreux, la baignoire deux places fait des bulles, les jeunes mariés en sont friands, ils imaginent pouvoir émerveiller Ida Baribal avec le récit de leur amour. Mais elle ne répond pas à leurs affectueux messages.

Le mari d'Ida Baribal, un roux taciturne, est pilote de ligne entre les Provinces maritimes et Terre-Neuve. Il ne rentre presque jamais et ne parle à sa femme au téléphone que sous la contrainte d'une grande nécessité. Parfois, il fait la liaison avec le Labrador, Deer Lake — Happy Valley-Goose Bay et retour, trois fois par jour. Ou bien avec St. John's, la capitale, de l'autre côté de l'île. Mais la plupart du temps, il vole vers le continent et revient trop tard pour dormir chez lui. Ida garde sur le plan de travail de la cuisine un talkie-walkie allumé jour et nuit qui transmet les conversations entre le pilote et les contrôleurs aériens. Il répand ses chuintements, ses voix brouillées, à peine audibles et distordues, dans toute la maisonnée, comme une respiration chaotique.

L'hiver, les appareils peuvent être détournés à chaque instant par la tour et s'en aller au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse ou au Québec, parce que l'île est invisible dans sa grosse poche de brouillard et les pistes verglacées. On se demande où est l'avion, comment il peut voler dans la purée blanche, comment la liaison peut perdurer avec le continent dans l'absence de ciel. La voix crépitante des hommes de l'air semble venir d'un autre monde.

L'île comme mangée et flottant dans le ventre de la baleine.

Le temps ne passe pas comme ailleurs sur ce caillou. Dieu l'a jeté dans l'eau le sixième jour pour y mettre des

braves, et depuis, ils se sont emparés du ciel, de la mer, du temps et du nord tout entier.

Les hôtes sont des créatures de l'été. Toute la journée dans la brume qui occulte les fenêtres, l'hiver Ida va et vient, seule avec cette présence bruissante des hommes au loin. On entend des chiffres, des nombres, des voix d'hommes pressés qu'une oreille entraînée peut comprendre. Ida Baribal a l'oreille entraînée et le pas lourd.

Elle marche en roulant des hanches, ses pieds aux chevilles épaisses posés à plat dans de grosses chaussures épuisées. Elle est toujours en mouvement, comme un arbre, et le sérieux déterminé dont est empreint chacun de ses gestes leur donne une sorte de gravité, de solennité. À chaque verre lavé, à chaque torchon plié, à chaque fruit pelé, c'est l'essentiel qui apparaît, le soin qu'on doit donner aux choses, tenir propre ; au-delà de ce qu'elle fait on voit la volonté de le faire. Elle ne regarde pas par la fenêtre de la cuisine de ses petits yeux marron désapprobateurs, et ne voit pas l'ourse vautrée au milieu du feuillage et qui l'observe sans expression.

La bête se promène en ville depuis quelque temps. Elle affole les chiens du quartier résidentiel, se cache dans les remises à outils, dans les garages. À force de manger dans les poubelles, elle a perdu l'envie de courir les bois. Elle traîne. Ils ont essayé de l'attraper, ont organisé quelques battues. Si jamais on la trouve, on l'endort, on la hisse sur un pick-up et on l'emmène dans la forêt où elle est relâchée au hasard. À moins qu'elle ait blessé quelqu'un, surtout un enfant, alors ses jours sont comptés, il faut qu'elle meure.

L'ourse perdue dans la ville s'en prend parfois aux pou-

belles des maisons. Les renverse les unes après les autres dans un grand éclat de métal, répand leur contenu, grignote, s'enfuit la bouche pleine. Ça rend les gens nerveux, il sort des hommes de partout avec des fusils, maintenant. Elle court très vite. Les citadins oublient de regarder en l'air. L'ourse est blottie dans les vieux arbres qui bordent les rues, dans les arbres des jardins. Elle est toute noire sauf une tache en forme de lettre sur son ventre, son pelage est long et luisant, et son museau allongé, gris-roux, ponctué d'un regard noir et vif, lui donne l'air de chercher quelque chose. Les oiseaux ne disent rien. Les battues passent à ses pieds.

II

La nuit monte sur Le Cap, elle enroule une écharpe de brume autour de la montagne de la Table qui domine la ville. L'ombre descend dans les rues comme le vent, comme le brouillard, à la vitesse d'un homme qui court. Anne-Lieve se dirige vers le port, les mains dans les poches de son pantalon, malaxant un courrier qu'elle connaît par cœur. Elle va sans crainte le long des espaces vides entre le boulevard et la mer, les réverbères s'allument à son passage et répandent dans la douceur de l'air une pâleur jaunâtre. Un pousse-pousse à moteur s'arrête à ses côtés : c'est le rickshaw de Shafique. Il rôde tard le soir quand tous les autres sont rentrés au garage, il est le seul en ville au milieu des taxis traditionnels. Elle monte derrière, s'assied sous la bâche. L'équipage fonce droit vers le centre commercial, franchit le porche et va se garer près du vieux bassin. Un air de jazz s'échappe d'un restaurant, des touristes blancs déambulent, les dernières boutiques de souvenirs baissent leurs rideaux. Ça sent le poisson frit et l'eau froide moirée de gasoil.

Anne-Lieve aime la main de Shafique. Il caresse sa natte comme il le ferait si c'était de la chair et non des cheveux noirs avec quelques fils blancs, quand ils se retrouvent le soir sur un banc, la tête de la femme sur la cuisse du jeune homme. Il bande discrètement quand elle laisse sa tête sur sa cuisse un peu trop longtemps et papote de choses et d'autres, les lèvres à vingt centimètres, à dix centimètres de son sexe. Shafique est un écouteur hors pair. Il attend patiemment le moment où elle aura tellement besoin de lui que ses yeux se dessilleront et qu'il deviendra l'homme indispensable à ses jours.

« Je suis là depuis le début, lui dirait-il, je connais ton histoire et je peux être celui qui manque à ton cœur, belle dame étrangère qui n'est pas aussi dure et froide que son port de tête en donne l'impression. Je connais les heures de passage des baleines et le langage du brouillard sur la montagne de la Table, je le sens venir longtemps avant que retentisse la corne de brume. On ne me prendra jamais de court, là-haut. Tu peux avoir confiance en moi. Je sais déjouer les pièges, je suis plus rusé que les sorciers, je suis un Malais du Cap, un sang-mêlé et non un Métis, le prince des sang-mêlés, race parmi les races et toi, l'Européenne, je t'ouvre les portes de l'Afrique et de l'Asie si je t'ouvre les bras. Mais il faudrait que tu le demandes et tu ne le demandes pas. »

— Terre-Neuve ! Ma beauté, tu es tout à fait malade. Il n'y a pas de vin là-bas, pas de chaleur ! dit Shafique sur le banc devant le bassin.

— Pas de vin, non, mais beaucoup de chaleur.

— De la neige tout l'hiver, de la bise glacée, qu'est-ce que tu vas faire, c'est de la folie ! Ne pars pas, Anne-Lieve,

reste ici, c'est un peu chez toi, tu comprends la langue. Tu me comprends ? Qu'est-ce que ça parle, sur ce pôle Nord ?

— Il n'y fait pas si froid et c'est loin du pôle, il y a des arbres. Des forêts, pas comme ici. Et on y parle anglais, comme tout le monde.

— C'est une très mauvaise idée. Tu as besoin de stabilité, ça serait une grave erreur que de bousiller ta vie. Crois-moi, je sais ce que je dis. J'en ai vu des femmes qui courent après le bonheur et deviennent de plus en plus malheureuses avec le temps. Tu devrais faire ta vie ici.

Une colonie d'oiseaux grands comme des corbeaux et fins comme des merles se pose en arpèges près d'eux.

— Mon Shafique, je ne cours pas après le bonheur, je vais faire mon métier. Ils m'appellent pour des recherches passionnantes, je ne peux quand même pas refuser.

— Ici aussi il y a des recherches passionnantes partout. Comment tu vas faire sur une île sans odeur et sans singe ?

— Je reviendrai souvent.

Il garde le silence un instant. Elle ne ment pas, simplement elle dit ce qu'il veut entendre parce qu'elle a de la tendresse pour lui, mais pas assez pour lui épargner ça. Il sait qu'elle ne reviendra pas, on ne passe pas par les bouts du monde. Il faut une bonne raison de faire ce grand voyage qu'il n'a jamais fait, survoler le continent toute la nuit jusqu'à ce que l'aurore vous dépose au pied de la montagne de la Table. Anne-Lieve n'a pas assez ancré Shafique au fond de son cœur pour qu'il espère la revoir un jour.

— Et qui va s'occuper de toi ? Qui viendra te chercher pour te protéger quand tu te promèneras toute seule la nuit sur le port ?

Anne-Lieve sourit, mais sa gorge se serre.

— C'est beaucoup moins dangereux là-bas, et puis ce soir c'est différent, je suis venue voir la baleine, tu l'as vue, toi ?

— Personne ne l'a vue depuis qu'elle est entrée. C'est une baleine très rusée. Trop curieuse, mais rusée, drôle de bête, celle-ci.

Après des semaines de tempêtes, avec quelques vagues hautes de quinze mètres que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vues sur ces rivages, un matin d'hiver une baleine s'est trouvée piégée dans le petit port, celui d'où partent les ferrys vers Robben Island — l'île aux Phoques, prison célèbre — mais aussi les bateaux de plaisance et les petits chalutiers. C'est un endroit très dangereux pour une aussi grosse bête, car elle peut s'écorcher sur les hélices des navires qui vont et viennent sans cesse. On ne peut pas l'attraper sans la blesser, la place manque dans les bassins étroits.

Je suis cette baleine, échouée après la tempête dans une ville étrangère où je peux facilement trouver la mort. En sécurité dans la tempête et en danger parmi les hommes. À l'étroit entre la montagne et la mer, loin de tout, au centre du sud, là où est née ma mère sans que j'en connaisse rien, au bord d'un continent dont je ne sais toujours rien et qui m'effraie encore après cinq ans. Plus je reste et plus je comprends comment la peur ici mange les cœurs. Il règne un mutisme de camp de prisonniers dans le bruit des voitures, les gens marchent sur des œufs, attentifs à éviter l'explosion. La légèreté est bannie de cette terre.

Un chœur de jeunes gens résonne derrière eux, malgré l'heure tardive. Ils sont une vingtaine de filles et de garçons dans des uniformes un peu criards qui claquent dans leurs doigts et lancent à la face du ciel noir et des immeubles

récents, propres et clinquants, des gospels à plusieurs voix, cornaqués par une grosse dame habillée pareil qui agite les bras devant eux.

— Une aubade, dit Shafique.

— Une sérénade, répond Anne-Lieve.

Ils rient doucement.

— Attends-moi, dit le jeune homme, je vais chercher des cigarettes avant que ça ferme, ne parle à personne même si on te propose des bonbons.

Devant elle, l'eau se soulève. Les chalutiers se dandinent en cliquetant. Mais l'eau se soulève beaucoup trop pour être de l'eau, et Anne-Lieve bondit sur ses pieds. Un œil dans la masse sombre est fixé droit sur elle. Son cœur s'enchanté, elle rit. La baleine rit aussi, son énorme bouche s'ouvrant lentement sur une langue d'une tonne. Anne-Lieve ne sait plus en quelle langue parler, elles lui viennent toutes à la fois, l'afrikaans de sa mère, qui ressemble à l'enfance, le cambodgien qui ressemble à l'amour, le vietnamien qui est celle de la perte et le français de sa terre natale, sur quoi elle repose. Elle dégaine en anglais, comme sur la route, quand on ne sait pas à qui on a affaire :

— *Why, hello !*

La baleine cligne.

— Reste pas là ! Tu vas te faire mal !

L'autre semble acquiescer.

— Sors tout droit, vas-y maintenant, tu es juste en face de la sortie, tourne et fonce !

La baleine attend.

— Fais pas attention aux phoques, ils habitent là !

Anne-Lieve se sent brusquement très stupide de parler à un animal, elle regarde autour d'elle, personne ne la voit. Mais la baleine ferme et ouvre la bouche et reste immobile.

— Faut y aller, ma grande ; on va pas rester au radoub dans ce coin dangereux, qu'est-ce qu'on deviendrait ? On n'a pas autre chose à faire que de tourner en rond ? Je ne voudrais pas qu'on se fasse abîmer. C'est bien ici ; on y est au chaud, on y mange bien, le vin est excellent, mais les cœurs ne s'ouvrent pas. Je n'ai pas chanté depuis des années ! Tu chantes, toi ? Tu chantes quand tu cherches un compagnon ?

La baleine a l'air de réfléchir et d'acquiescer de nouveau.

— Bon, tu vois. Je crois qu'on est sur le départ, nous deux. On a fait le tour. Attendre de se faire blesser ici serait une sottise. Prends tes petites affaires, ma belle, et va-t'en. Je vais en faire autant. Peut-être qu'on se retrouvera là-bas.

La baleine ferme la bouche, penche la tête, plonge et donne une grande claque sur l'eau avec sa queue, ce qui projette une vague de gouttelettes considérable près d'Anne-Lieve. Puis elle disparaît, les remous brisent la surface droit vers l'entrée du port dans un concert de drisses, passent le môle, s'irisent en se noyant au large.

Anne-Lieve se rassied, assombrie. Elle ne savait pas qu'elle ne chantait plus, elle vient seulement de se l'entendre dire, et c'est vrai.

Shafique arrive en courant lentement, sa beauté serre le cœur d'Anne-Lieve et l'intimide.

— Les friandises préférées de madame : des lamelles de koudou fumé.

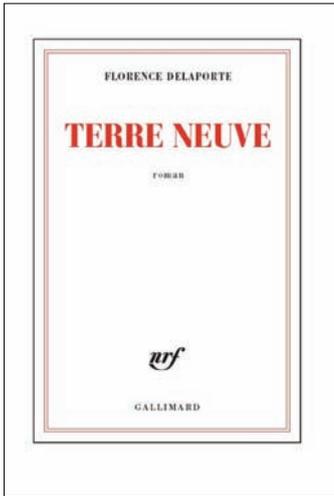
— Tu es fou, ce sont les plus chères.

— J'ai fait un mélange, il y a aussi du buffle, de l'autruche et toutes les bêtes sauvages qu'on a ici, qu'on aime manger et qui te manqueront horriblement. Qu'est-ce que tu as ? Tu es toute blanche ?

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 3 mars 2010.
Dépôt légal : mars 2010.
Numéro d'imprimeur : 75731.*

ISBN 978-2-07-012860-0/Imprimé en France

173504



Terre Neuve

Florence Delaporte

Cette édition électronique du livre *Terre Neuve*
de *Florence Delaporte*

a été réalisée le 15/03/2010 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 3 mars 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782070128600)

Code Sodis : N43062 - ISBN : 9782072405563

Numéro d'édition : 173504